

*de juillet en janvier
à la façon d'octobre tranchant
et les heures et les corps
on s'arrache des saisons de silence*

Carl-Keven Korb, *Les saisons labyrinthes*, p. 63

RÉDACTION

Laurent de Maisonneuve, *rédacteur en chef*

ÉDITION ET RÉVISION

Évelyne Ménard, *éditrice*

Charlotte Moffet, *éditrice*

Sarah-Jeanne Beauchamp-Houde, *révisseur*

COMITÉ DE LECTURE

Audrey-Ann Gascon, Jeanne Hourez, Laurence Lacroix, Hélène Laforest, Mégane Leblanc, Joëlle Marcotte, Lilie Pons, Karolann St-Amand et Marion Thériault.

CORRECTION DES ÉPREUVES

Laurent de Maisonneuve, Marion Thériault

COLLABORATEURS À CE NUMÉRO

Lauren Delort, Thomas Genin-Brien, Mélissa Golebiewski, Carl-Keven Korb, Sophie Mathieu, Évelyne Ménard, Charlotte Moffet, Patricia Rivas et Pascale St-Pierre.

DIFFUSION ET ORGANISATION DES ÉVÈNEMENTS

Sarah Gauthier, *co-responsable*

Mélina Verrier, *co-responsable*

RÉDACTION WEB

Rachel LaRoche, *rédactrice web*

Eugénie Matthey-Jonais, *rédactrice web*

INFOGRAPHIE

Alexe Pilon, *mise en page*

Clélia Pulido-Ferrois, *responsable du visuel*

COUVERTURE

Julian Peters

www.julianpeterscomics.com

ILLUSTRATIONS

Laurence Emma Tanguay

« Le corps éphémère »,
photographie Nikon d5200 lentille 55-200mm, 2018
@laurenceemmaphoto

IMPRESSION

Mardigrage inc.

Le Pied est la revue littéraire des étudiant·es en littératures de langue française de l'Université de Montréal (AELLFUM).

3150 avenue Jean-Brillant, local C-8019

Montréal (Québec), H3T 1N8

ISSN 2561-3464 (Imprimé)

ISSN 2561-3472 (En ligne)

PROTOCOLE DE RÉDACTION

Les textes de prose (création ou essai) soumis doivent être d'au plus 1500 mots; les textes en vers, les textes théâtraux et les bandes dessinées ne doivent pas excéder cinq pages. Les textes doivent être soumis en format .doc, .odt ou .md par courriel à l'adresse redaction.lepied@littfra.com avec « soumission de texte » comme objet du message. Le nombre de mots et le nom de l'auteur·e doivent être indiqués dans le courriel. Tous les textes seront sujets à une révision littéraire à laquelle l'auteur·e participera. L'auteur·e doit donc être disponible pour une rencontre dans les semaines qui suivent la date de tombée. La date de tombée pour le numéro d'hiver 2019 est le 19 octobre 2019.

Creative Commons BY-NC

redaction.lepied@littfra.com

www.lepied.littfra.com

[@RevueLePied](https://www.instagram.com/RevueLePied)

Dépôt Légal, 3^e trimestre 2018

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

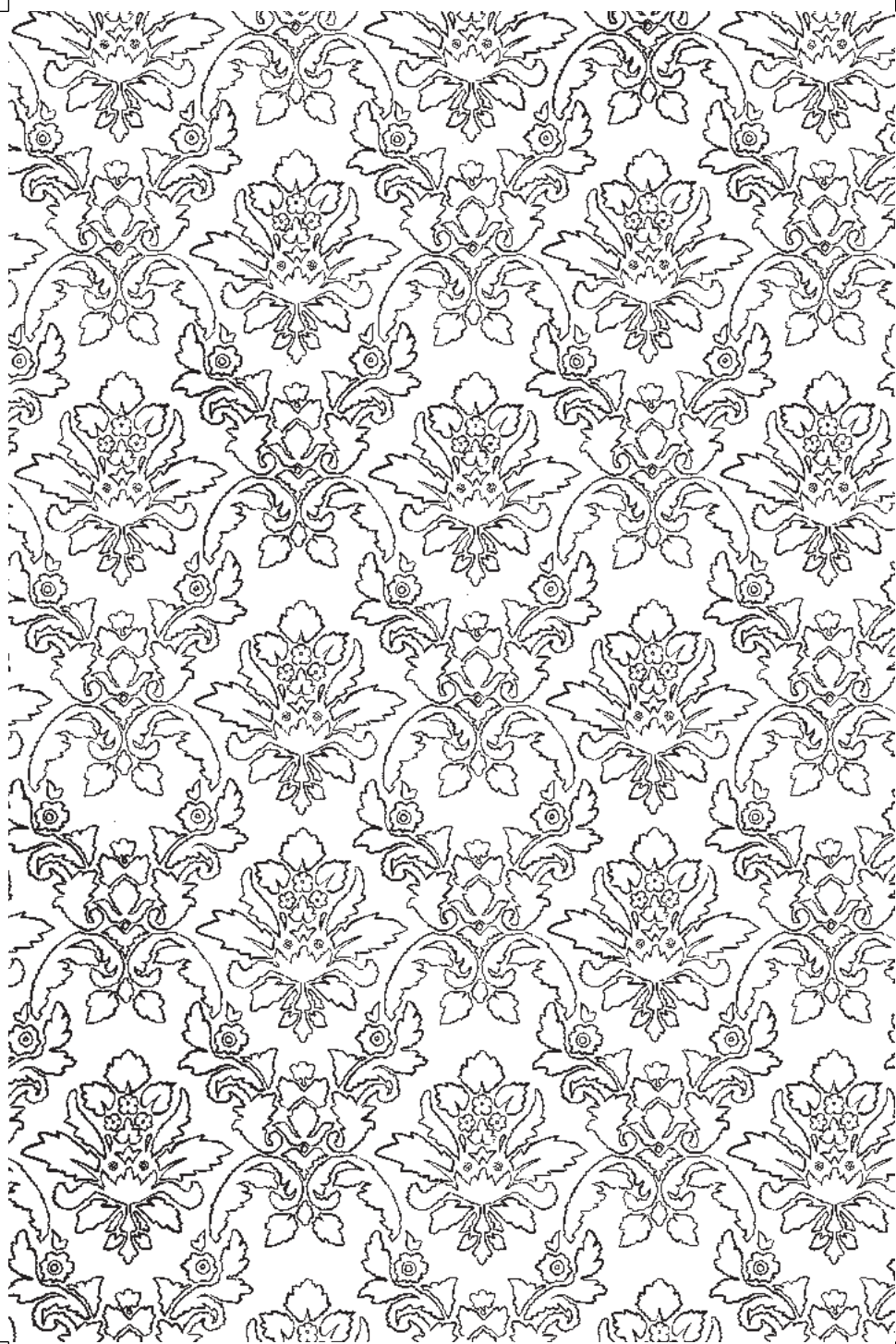
SOMMAIRE

Numéro 22, Automne 2018

Le Pied

[Revue littéraire]

- 5** **Au lecteur : Manuel d'instruction**
- 11** **Bad summer movie**
Sophie Mathieu
- 17** **Le Prince de Versailles**
Lauren Delort
- 23** **Poèmes primaires**
Thomas Genin-Brien
- 28** **Délayer le cygne**
Charlotte Moffet
- 34** **Du dulce de leche et des hot-dogs**
Patricia Rivas
- 44** **Poésie catastrophe**
Méïssa Golebiewski
- 52** **Effeuillages**
Évelyne Ménard
- 58** **La fin**
Pascale St-Pierre
- 62** **Les saisons labyrinthes**
Carl-Keven Korb



au lecteur :

MANUEL

D'INSTRUCTION

par un ~~groupe~~ à un groupe
siquement Caib
nc. toute mang
au balcon hostile.»

à force

Ce monde-là
race des **d'impostures**

La poursuite sa fue juste
quand tu la remes.»

On fera pas de détours :
les niaiseries c'est pas
toujours des forces.»

On va pouvoir faire du the
sur le turbe.»

À Surrey, un homme doté d'une
Harley Davidson jaune et noire,
pris en chasse par la police
canadienne, avait échappé
momentanément aux forces
de l'ordre en traversant
le centre commercial de Surrey
~~le centre~~ à bord d'une Harley
commercial ~~sur sa~~ ^{jaune et} ~~noire~~ ^{noire}

La poursuite policière se serait
achevée en fusillade mortelle

elle est-là. C'est un air qu'il
l'ait se faire tuer.* Les Iroqui
en venaient par la 330, une
une trentaine au moins,
~~empaquée~~ dans leurs ~~valises~~
malles noires, les valises ~~boîtes~~
coorabines de chasse
dizaine
et ~~une~~ de Cadillac ~~au~~
moins, avec six gens dans

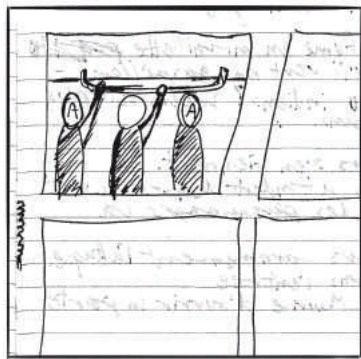
WOLVERINE

**la lame dans
son horreur grandiose** un gar
disaient
qu'il tenait, mais c'était jus
à ~~ses~~ griffes

te regarde

te brosser les dents

Faire la pratique du sex
 Fucker le chien. » ...
 Les gars-là sont de la ra
 prisses, ils sont nés. Pe
 faire chiens, c'est leur ra
 de vivre c'est leur
 Two lost souls sont rem
 parlant dans un bol de salades
 Ton me tre Carré »



Idée de ce que ça voulait dire Bastian
 même que je ~~l'ép~~ prononçais tu me dis
 tout ce que je savais c'
 Bastudde. Mais can
 que c'était drôle et
 avaient l'air de fr
 suffisait, alors
 je m'y suis mis aussi. Eh

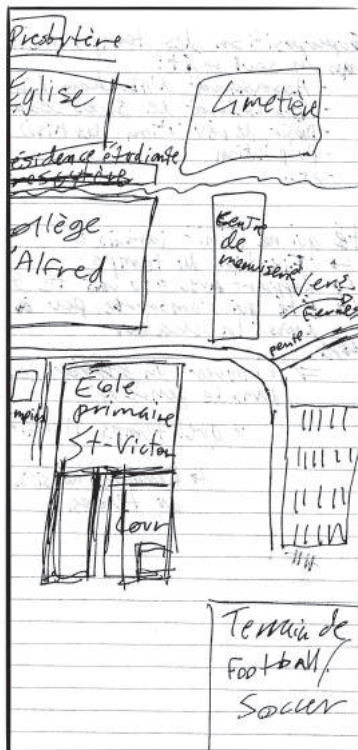
did they get
 you to trade heroes
 for ghost

immense et imposant en être dans qu
~~titre: le Soldat des pl~~
 essortent, et le titre: le Soldat
 Pleurs.
 certains reprochent à Mich
 de s'attaquer à un sujet qui
 ne connaît. Ce n'est pas
 la guerre, diront-ils, ni
 au niveau national, ni au niv

prime psyché
~~quantier très tranquille~~
 de tous les services (épicerie
 Condamnier Carrefour
~~intervé~~ conseil
 notre à 15 min en autobus lignes
 autre sans fenêtre
 s'attendent
 demain
 (7507)
 (cartier) ch: 10 x 12
 ch: 10 x 11.5 ch: 9.5 x 11
 ch: 9 x 11
 1640 @verett

se ~~des~~ désagissent.
 la reproduction des pierres
 un événement en soi qui
 mérite d'être mentionné
 de s'y arrêter. À
 suivre le manuel animé
 vous avez besoin:
 - d'un masque protecteur

mandig
 Achaler Thava pour le cash
 webook + Instagram
 matériel Site web
 une littéraire • forme-affiches • Mic



C'est les 300 spartiates réunis dans un seul homme.
 C'est Léoni das...
 C'est SangoKu qui vient d'achever la super légendaire ~~in~~ transformation en super Saiyan parce que Frieza vient de tuer Krillin - qui ne ~~peut~~ plus ~~se~~ ressusciter et qui regarde ledit Frieza avec un regard de haine et d'intolérance.
 C'est pas long qu'on se met à le ~~trader~~ mitrailler de bord en bord.

B 2/4 3 5 3
 G 2/4 4 4p2p0 00
 D
 A
 E

B 3/5 3
 G 3/5 3 3/5 3 3/5 3 0
 D 2/4 2p0 2/4 2p0 0
 A
 E

SUIVEZ le manuel

B -3
 G 2/4 4 46 2 46 46
 D
 A
 E

~~ordonner~~ Les deux garde
~~se~~ contentaient cependant
~~de~~ lui retirer ses menottes
~~et~~ quittèrent la salle, laiss
~~le~~ écuse seul au milieu de ce
~~la~~ ite assemblée qui semblait
~~de~~ ja l'avoir ~~condamné~~

Le fond des cartouches
 les dous ne sont pas inclus
 pourrait écharpner
 que déjà arrachent les dents
 la chair le vertige en
 Pourquoi t'as arrêté d'écrire ?

LE

try not to laugh challenge



ça finira plus
 c'est comme je t'avais dit
 plus, ça crie, ça gémit, s
 les espaces
 ls m'ont vraiment mis avec
 débiles, sa a pas de
 es débiles, t'imagire, ici

En creux de ma paume ^{peut}
~~de~~ ~~brumeux~~ ~~pas~~
 pas
 ris ~~gris~~
 descendent

ATTENTION les yeux
 S'en garder pour l'incertitude



sphères
~~de~~ ~~liquides~~ brumeux
 complètement noir
Saisissez
 es montent ~~gris~~ descendent ~~sa~~
 ne les voit pas
 finir
 finoter
 les stalactites
 la gravité de
 elle descendent
 si elles descendent
 le peu qu'il vous reste

À force d'écrire des
 mauseries, on oublie qu'on
 est ~~quelque~~ du monde
 derrière



bad summer movie

SOPHIE MATHIEU

ça commence comme ça finit
le flamand rose gonflable dans la piscine
à planifier nos vengeances
le cœur antihoraire
sur des serviettes melon cupcakes

flashlight éteinte
on se raconte des histoires d'horreur
le gros makeup les cheveux louses
on étrangle les déceptions
le maillot dans la craque de fesses

golden mustang
late night drinks
les néons du bar
étourdissent les clientes
mean girls instagram stalkeuses
avant minuit on se déshabille
ensanglantées sur la track de train

dans le coffre
les corps s'empilent

baignoire cheap
on éteint nos cigarettes
dans un ananas
les deadlines l'ecstasy
on avale trop vite
à seize ans
les plastiques se cachent
sous le robinet





Le Prince de Versailles

LAUREN DELORT

L'été dernier, j'ai emménagé dans un vieil immeuble du Village, avec ma sœur et deux nouveaux colocs, un gars pis une fille que je connaissais pas. Je venais de rompre avec mon copain et j'en menais pas large. J'avais genre quarante-six sacs d'affaires éparpillés un peu partout dans mon ancien appart et chez la mère de mon ex et dans ma nouvelle chambre sans fenêtre, pis j'avais tellement la flemme de récupérer le tout que je vivais avec trois culottes et demie et un t-shirt trop large piqué à la Coop de mon université. Je pleurais à peu près douze heures par jour pis quand je sortais de mon trou j'avais tellement de maquillage sur les joues que je devais courir le rincer dans la salle de bain avant que mes colocs m'aperçoivent. La salle de bain était pas pire par contre, c'était mon premier vrai appart montréalais pis je trippais raide, y'avait des longues colonnes blanches et un escalier en colimaçon qui m'avait déjà foutue trois fois par terre dès la première semaine, un plafond plus haut que le Mont-Royal et un vrai lustre. La baignoire avait même des pieds, pis ma coloc avait accroché un rideau de douche avec des motifs d'arbres et de lianes, j'avais

Automne 2018 | 17

l'impression d'être Louis XIV qui prenait un bain dans la jungle. Un Louis XIV complètement démolé qui pleurait en écoutant Bikini Kill super fort pour que personne l'entende, mais le genre riche et en possession de Versailles.

J'aimais bien vivre avec ma sœur mais je pouvais déjà sentir que ça allait pas coller avec la nouvelle coloc. Je pouvais le sentir parce qu'elle avait bouffé toute mon épicerie et que j'avais environ 20 cennes à mon nom pour me racheter une tomate, mais j'étais trop K.O. pour m'énerver et lui dire de garder ses pattes dans ses poches. J'avais déjà perdu la bataille avec mon ex, j'étais rendue low self-esteem sous mes allures Louis XIV.

Le deuxième coloc, c'était autre chose. Déjà, il ressemblait à un prince. Mais pas n'importe quel prince. Je sais pas comment l'expliquer, le genre qui dégage une aura de beauté et de fragilité et de kindness et de douceur, ce genre de prince-là. Il travaillait de nuit comme réceptionniste dans un hôtel du coin pis il devait porter un uniforme et ça lui allait tellement bien qu'il aurait pu se marier dedans. Quand il se réveillait à 17 h, il enfilait un kimono bleu et doré qui appartenait à sa mère et ça lui faisait comme une seconde peau, j'étais si captivée par ce mec que je sortais exprès à 16 h50 m'en griller une et faire semblant de faire la vaisselle or something. Il était plein de rituels, de tatouages et d'histoires, moi et mes yeux gonflés on pouvait pas s'en détourner.

Il se faisait toujours la même chose à manger, un toast au peanut butter, mais même ça c'était pas banal, c'était de la magie ce mec, y'avait de la sagesse tout autour de lui. Je le regardais ramasser ses choses dans le placard de la cuisine et je pensais à *L'élégance du hérisson*, ce roman où la concierge mange un carré de chocolat et on a l'impression que l'auteure décrit le premier pas fait sur la lune. Son toast à lui, c'était toujours le même pis c'était tellement beau que c'était rendu tout un film. Déjà, il utilisait du pain noir, le pain noir que les gens mangent en Allemagne, le truc que j'ai jamais mangé de ma vie mais que je juge quand même tous ceux qui en achètent. Mais lui c'était impossible que je le juge, le pain on aurait dit un bout de crêpe rassis mais j'aurais jamais osé le dire et quand il le sortait du toasteur pour le tartiner j'avais l'impression de le voir peindre la Mona Lisa tellement ça faisait du sens. Les tranches de pain blanc c'est pour les gens vulgaires comme moi qui comprennent pas trop la vie, qui savent pas trop comment s'habiller ni quoi acheter à l'épicerie. Mais lui il savait, il savait et il était tellement noble que forcément il achetait des tranches de pain noir. Pis il toastait sa tranche de pain à la farine spéciale pour les princes qui tombent du ciel, mais toujours trop fort, il tournait le bouton à 5, alors que moi ma tranche vulgaire je la toaste à 2 comme le reste du monde. Pis ça cramait même pas, ça lui donnait juste le temps de

sortir son peanut butter avec des vrais morceaux de peanut à l'intérieur, c'était même pas du beurre de cacahuète soi-disant croustillant or whatever, le sien on avait l'impression qu'il était allé l'acheter dans son propre monde de princes où on écrase du raisin fraîchement cueilli pour faire du vin et où le garde-manger est plein de confitures faites maison des *Malheurs de Sophie*. Ça sentait partout dans la maison le pain noir croustillant et ça dégoulinait de cacahuètes fondues, et j'avais devant moi le Prince de Versailles les yeux encore endormis avec son kimono bleu à moitié ouvert.

Même son nom c'était déjà un rêve, Alasdair, je pouvais pas l'inventer, c'était un prince parmi les princes dès sa naissance, la délicatesse coulait dans ses veines. Et moi et mon mascara sur le bras on le regardait manger son toast comme s'il mangeait le plateau des treize desserts pis on se demandait si c'était ça la noblesse après tout, regarder un prince dans son appart et comprendre qu'il existe un autre monde quelque part pour ceux qui mangent du pain noir dans le kimono doré de leur mère. Mais il aurait pu manger n'importe quoi c'était pas ça le truc, le truc c'était ses yeux évasifs et ses longues mains qui coupaient de l'aloë vera avant de presser le jus dans son bain, et franchement ça ressemblait à du sperme mais j'osais rien lui dire quand il me proposait de toucher pour voir, parce que lui il me disait que ça ressemblait

au sang des licornes dans *Harry Potter*, et que c'était un peu vrai si je l'acceptais. Je voulais juste être touchée par la grâce moi aussi. Il avait les yeux tristes des princes trop bons pour la vie, des princes qui ont ouvert grand les bras et qui ont été déchiquetés par des amours de passage. Mais moi je voulais juste le voir, même l'observer faire son toast c'était suffisant, lui dire salut en passant et jeter des coups d'œil derrière pendant qu'il rangeait son pain dans le garde-manger. Je voulais lui dire que je connaissais son secret et qu'il avait beau faire semblant je sentais bien qu'il était pas de ce monde, que je l'aurais dit à personne mais qu'il était beaucoup trop précieux pour ces garçons éphémères, que je comprenais pas tout mais que je savais qu'il méritait un autre prince avec le même amour dans les bras et les mêmes grands pieds élégants qui se cognent contre la table basse quand il avait un peu trop fumé. Je voulais lui dire tout ça mais j'aurais eu l'air de quoi, avec mon pain blanc et mes vêtements qui viennent pas de ma mère et mon ex qui m'a brisé le cœur parce qu'il voulait aller voir ailleurs. Alors je me taisais et chaque jour à 16 h 50 je courais rincer mon maquillage et essuyer mes larmes avant de m'asseoir dans la cuisine et d'attendre qu'il ouvre la porte, qu'il me sourie d'un air absent avant de préparer son déjeuner.



Poèmes primaires

THOMAS GENIN-BRIEN

GORGONE

soleil frisant pour dire coiffeur on dit friseur en allemand maintenant je m'entête de turc échevelé de jonchaies de cheveux en bataille acharnée que je livre sans cesse aux thermopyles aux mille-trois-cents épines qui me percent le front de javelots me ceignent à blanc me brochent à foin foisonnent et m'empoisonnent la vie ainsi me coiffe ma couronne touffue je suis le roi fourbu ne veut au monde qu'une seule chose être chauve et défriché de cette forêt farouche grand fardeau de mèches en trop c'est trop ciseaux écimons l'hydre de luzerne pour de bon que ne repoussent ses broussailles mais vaille que vaille abondent les fardoques s'enchevêtrent serpentinent et s'embarbouillent en barbelés de noeuds gordiens me donnent un air de vieille gorgone embéguinée d'un virevoltant de goémons gonflés d'aérocystes on dit qu'on ne devrait jamais s'asseoir sur ses lauriers mais moi je suis sous-bois et je ne porte que la toque du roncier embarrassé de cette selve empatouillé dans les fourrés dans les rameaux dans l'écheveau de mes cheveux de branquignol ah si seulement si vous saviez j'en ai assez mais qu'on m'essarte qu'on me sarcle

Automne 2018 | 23

m'échardonne et que plus rien que plus jamais rien ne toisonne ne moutonne de mon crâne qu'enturbanne ce fatras filandres flasques qui s'empêtrent qui m'embêtent c'est pourquoi tout à trac et tout à la fois j'ai fait tête rase et me suis rasé la tête.

L'HOMMERIE

je te laisserai des maux de cœur qui bat le fer tant qu'il est chaud bat la mesure encore plus fort qu'un métronome il te faudra taper du pied taper des paumes et m'applaudir à t'interrompre les poignets ou jusqu'à ce que tes mains ne soient plus que jambons moignons ensanglantés que je te dise de cesser d'éclabousser ma barbe barbelée s'y brique s'y frotte s'y pique un doigt sur le fuseau t'endort et puis cent ans longtemps plus tard enfin le prince à coups d'épée traverse la forêt d'épines ô chevalier déboucle sa ceinture écarte tes deux cuisses et te laboure un corps en friche encore une autre infortunée victime de l'hommerie la plus abjecte te réveille au bout du troisième cycle les mamelles enflées d'alcool aux lèvres fièvre des ivrognes à boire à boire et te siphonnent ta carcasse qui n'est plus qu'une chose à faire en ce bas monde frétilant infiniment grouillant de monstres de fumier d'enfants gluants et de prophètes qui professent baisez-vous les uns les autres et tendez l'autre joue que je t'embrasse goulûment ainsi je pourrai te laisser des maux de tête à tête-à-queue entre les jambes et tu verras demain matin tu te sentiras mieux.

MATRAQUES

ne t'avise pas de badiner aux douanes il faut rester sérieux faut éviter les blagues de bombes ou d'attentats c'est pas des farces à faire ici depuis le onze septembre on a perdu le sens de l'humour noir il faut s'attendre à rien de moins qu'une fouille à nu de but en blanc comme tous les vers de terre des hommes de main te traitent comme la pire espèce de criminel de grand chemin de croix tomber trois fois de trop sous les joyeuses matraques t'embrassent les aboiements des chiens ratiers t'arrachent un cri mais tu n'en démords pas tu fais le pitre et force calembours souffler dans son sifflet salaud t'ordonne de te lever t'arcbouter de tes deux mains sur la clôture au pied du mur afin de mieux te fusiller mais l'art était un jeu noisette et foutez-vous vous-même un coup de poing dans la figure et tombez mort le corps meurtri cadavre exquis.

MARIACHI

enfin tu fixes le dernier rivet à la mollesse fontanelle de mon crâne trépane se craque un flot de petits crabes des neiges s'échappe et claque des pinces une symphonie de castagnettes exosquelettes alors alors serai-je une oeuvre d'art un idiophone un idiot donne sa tête à crevasser bien humblement je m'offre tout entier mon corps en sacrifice ah pour l'amour de

la musique latine ainsi tu peux jouer de ma calebasse
caillasse farcie des tout petits osselets de mes oreilles
l'étrier l'enclume et la mailloche de mes bras te
serviront à piocher sur les lames de mes côtes
converties le marimba ainsi se joue comme
cucurrucucu paloma ne t'en fais pas mes fesses feront
l'affaire aussi tu y battras des paumes sur ma peau de
cuir de qualité tambouriner tout le quartier t'entendra
jouer de mes bongos alors alors viendront danser la
lambada la bachata mon maraca se vide de ses grains
ruissellent si véloces et de si haut que s'évapore toute
la pluie ne touche pas terre de feu s'enflamme sous
tes pieds trémoussent au rythme de mes dents se
choquent et s'entrechoquent les baguettes du joueur
de mandibule égrènent les arpèges de ma charrasca
charivari mariachi m'arrache les cheveux seront des
cordes à ta guitare et l'ongle de mon gros orteil un
plectre pour gratter les airs de ranchera qu'il te plaira
d'agrémenter du chant resplendissant de ta voix de
quetzal enivre toute la foule roucoule régal enfin
muchacho tu verras caramba que la vie est un grand
carnaval.



Délayer le cygne

CHARLOTTE MOFFET

Une plainte familière
fissure tous les miroirs
s'y reflètent nos peines
avalées par le vers.

Examen distrahit des organes
en putréfaction sous les mots
gravés la blessure
sa cicatrice
fait apparaître une silhouette.

Nos vêtements
imbibés au pétrole
sèment l'urgence du cri ou du retour
à la maison.

Sur la page de droite
la belle page des gouttes
notre plasma allongé
sous la pluie.

Des ombres traversent
l'écoute oblique
se perchent sur une épaule inexplorée
avec fureur
pour incendier la plume.

Une parole en quête
du trait à terminer
se dissipe au-delà de nos hypothèses.

La fumée touche terre
pour amaigrir la ligne
de la main balaie notre paysage
endormi.

Relier un livre introuvable
fuir le goût de la cerise
dans un combat décousu
nos aiguilles se perdent.

Déplorable le titre
ne plie jamais à la vérité nécessaire.

Il n'y a plus de feuilles
à tourner le couteau
dans la plaie s'échappe
un long sifflement.

Les habitants de la pêche
face au noyau empoisonné
choisissent la porte.

Un oiseau déploie
ses ailes projectiles
sur la facilité des maux
couve notre départ.

Le banc occupé s'efface
en désert de regards insensibles.

Sous le poids l'ignorance
notre souffle embarrassé
des images qu'il reste à comprendre.

Nos doigts constatent
une mort accidentelle
dissimulée
dans la tension du poème.



Du *dulce de leche* et des hot-dogs

PATRICIA RIVAS

Eva est la seule de la famille qui a une maison. C'est la raison qu'elle utilise pour que nous allions chez elle lors des occasions familiales.

Une fois là-bas, ce sont toujours les mêmes activités : la bière d'apéro et les crudités, la baignade dans la piscine hors terre, le dîner BBQ sous le chapiteau, le déballage des cadeaux, le gâteau et le café, puis les conversations banales qui s'étirent. Chaque fois, nous acceptons de reproduire cet enchaînement pour éviter les conflits.

Sauf une fois.

Par un samedi de juillet, toute la famille s'était rassemblée chez elle pour célébrer son anniversaire et le mien : nos deux parents, son mari, leur jeune fils et, bien sûr, Eva et moi. Comme d'habitude, elle poursuivait avec notre mère leur activité préférée : parler des grosses mal habillées.

Et gardait pour moi ses questions existentielles :

– Me passerais-tu l'assiette de saucisses, Gab, s'te-plâit ?

À l'étape du dessert, notre mère, Jimena, me sert une montagne de gâteau, qu'elle surmonte abondamment de *dulce de leche*. Ma première excitation depuis mon arrivée. L'idée de m'enfoncer ce nectar dans le gosier. De l'envelopper de ma salive, de le faire onduler contre mes parois buccales et disparaître au fond de moi. Voulant la remercier, je ballote les avant-bras vers elle et prononce lentement « Ma-man », en me délectant de chaque "M" comme d'une bouchée de gâteau, initiant ainsi un mouvement un peu étrange, que j'imagine situé entre sincérité et autodérision.

Ma sœur, qui n'a toujours pas compris l'autodérision, me tourne aussitôt au ridicule :

– Ah! La fille à sa maman.

Si elle avait soutenu son regard vers moi, en signe de confrontation, j'aurais vu une ouverture au dialogue. Si son commentaire s'était inséré parmi une suite d'échanges plus personnels, sur un ton différent, il aurait même pu être amusant. Mais dans notre vide relationnel, son commentaire arrivait comme la foudre au milieu du désert.

Assise sur le divan du salon, entourée de toute la famille, j'ai l'estomac noué. « Ah! La fille à sa maman. » Tandis que je ressasse ses mots, son ton, elle m'interpelle :

– Tu t'en rappelles-tu, Gab? Tu marchais derrière Papa!

Ça y est, elle raconte le vieux souvenir de mes 11 ans :

– Tu marchais derrière Papa! Tu le suivais avec une petite mallette dans la main pareille comme la sienne, pis des grosses lunettes pareilles comme les siennes.

Je ne dis rien. Comme à chaque fois, je ne dis rien. Ce qui m'énerve le plus, c'est qu'elle n'ait jamais pensé à me demander ce qui se cachait derrière cette complicité de préadolescente avec notre père.

À 11 ans, je n'avais pas le choix d'avoir Julio, mon père, comme meilleur ami. Sa dépression coïncidait exactement avec ma sixième année, ma plus grande période de rejet scolaire. Mes intimidateurs lançaient ma boîte à lunch du troisième étage de l'école, tiraient sur les bretelles de mon micro-soutien-gorge et, le pire, le jour de la classe verte, ils avaient fouillé dans mon sac et trouvé mes vieilles petites culottes durcies au centre par mes pertes vaginales séchées, qu'ils avaient montrées aux autres camarades. Et à Steve.

Elle insiste :

– Vous étiez pareils!

Quelques minutes nous séparent de la fin de la dernière activité. Le départ est imminent. Mais je décide de confronter ma sœur, là, maintenant, chez elle, devant toute la famille. J'ai besoin de l'adrénaline d'un spectacle d'émotions, devant une audience, sinon je n'aurai jamais le courage de m'exprimer :

– Vas-tu en revenir de cette histoire-là?

– Hein? Ben non, c'était cute, là!

– Tu sais pas ce que ça veut dire pour moi.

– Moi, je pensais juste nous rappeler des beaux souvenirs, mais si tu veux pas, c’est correct.

– On les partage pas. C’est ton souvenir à toi de moi. Tu me demandes jamais comment je vois les choses!

Brusquement, elle se lève du divan, soutenant son ventre lourd de 5 mois de grossesse. Tout comme sa colère qui monte, elle se dirige vers le deuxième étage. Son mari me fixe avec dureté tandis que notre mère s’inquiète :

– ¡Ay, Dios nos libre! ¡Va a perder el bebé! ¹

Je m’en fous. Je me lève pour rejoindre ma sœur.

Face à face. Eva s’emporte :

– Se faire demander de jouer à la grande sœur, c’est fini! Toi, tu me demandes-tu comment je vais? Tu t’intéresses-tu aux choses que je fais?

Remords soudains.

Je retourne m’asseoir au salon, à côté de son fils de 4 ans, le seul qui sourit. Il se rapproche de moi, collant ses petites jambes contre les miennes.

À cet instant, je pense qu’il est content de ne pas être le seul à mettre sa mère en colère. Nous partageons ça. Il me présente sa figurine de *Darth Vader*. Je dépose mon bras autour de lui et le colle contre moi, comme un toutou. Son père me dévisage toujours, les sourcils plus froncés que jamais. On dirait qu’il veut me sauter à la gorge.

¹ « Que Dieu nous protège! Elle va perdre le bébé! »

Eva redescend au salon, les yeux rougis. Quelques échanges de politesses, puis je suis mes parents jusqu'à leur voiture et m'assois sur la banquette arrière.

J'espère entendre les commérages habituels sur ma sœur, ceux du trajet du retour. Mais ils ne viennent pas.

Je n'ose pas les initier non plus. Et si c'était contre moi qu'ils voulaient parler cette fois-ci?

Arrivée dans mon appartement, je l'appelle. Message : « Eva, rappelle-moi s'te-plaît. »

23 h 00. Le téléphone n'a toujours pas sonné. Pas de texto, ni de courriel. Aucun sommeil possible.

Un courriel d'excuses? Oui. Mais je n'ai pas envie de m'excuser pour qu'on n'en reparle plus jamais. Je ne peux plus supporter la distance qu'elle ne voit même pas entre nous. Au moins celle depuis cet après-midi a le mérite d'être bien visible de tous.

Impasse.

Je repense à la phrase que notre mère dit parfois : « Ce qui me rend le plus triste, c'est que je sais qu'après le jour où vous allez m'enterrer, ta sœur et toi, vous ne vous parlerez plus jamais. »

Et à la question de ma sœur : « Tu t'intéresses-tu aux choses que moi je fais? »

C'est vrai. Je ne suis jamais allée l'encourager, pas même à ses marathons. À quel moment nous sommes-nous perdues?

Eva était une enfant discrète. Ma mère dit qu'elle

pouvait s’amuser dans un coin pendant des heures :
« Ta sœur, elle, elle jouait seule, même avec un morceau de papier, un bout de bois... Tranquille, tranquille! J’oubliais même qu’elle était là. »

Lorsque nos parents ont immigré ici, Eva avait 7 ans. Elle a donc appris à parler français sans accent :
« Ta sœur, elle, dans l’autobus, au marché... JAMAIS voulait parler en espagnol! Si je parlais espagnol, tout de suite elle me changeait en français. »

Elle n’aimait pas être différente des autres.

Eva était enfant unique, mais elle rêvait d’avoir une petite sœur. Il suffisait qu’elle croise une mère avec son bébé en rose pour qu’elle s’emballe : « Tu vois, maman, c’est un comme ça que je veux. Comme ça, maman! »

À la veille de son neuvième anniversaire, je suis arrivée. Elle a couru l’annoncer à ses camarades : « MA SOEUR EST NÉE! J’AI UNE PETITE SOEUR! »

En grandissant, Eva devait veiller à ce que je ne me blesse pas. C’était une tâche ingrate, car j’étais maladroite. Un jour, je suis tombée sur un terrain de garrotte. En rentrant à la maison, j’ai fait une scène. J’avais mal et je pouvais le prouver avec le sang qui coulait sur mes mains et genoux. Notre père a immédiatement saisi le bras d’Eva : « ¿Adónde mierda la llevaste, eh? »²

² « Où l’as-tu emmenée, maudit? »

Évidemment, ce n'était pas de sa faute. Mais, pour moi, quel sentiment de puissance! En exprimant ma douleur, j'incriminai ma sœur aux yeux de nos parents.

À cette époque, notre père disait : « Quand vous grandirez, votre différence d'âge ne paraîtra presque plus. Et là, vous serez des amies. »

Pendant toute ma croissance, j'ai espéré ce moment. En arrêtant de grandir, j'ai cessé d'y croire.

Même adulte, Eva ne voulait pas être différente des autres. Lorsqu'elle a commencé à fréquenter celui qui est aujourd'hui son mari, elle lui a caché son immigration : « Non, je suis née ici, moi. »

Mais dans ma famille, il n'y a que moi qui suis née ici.

+ + +

Courriel envoyé.

Puis, quelques jours plus tard, le sien :

Salut Gab,
Je comprends mieux ta réaction au dîner maintenant. Je suis d'accord pour qu'on se parle. Mais en ce moment, avec la grossesse, les rénos, mon nouvel emploi... disons que ça en fait beaucoup.
Eva
xxx

Pour me rapprocher de ma sœur, j'essaie de rejoindre ses intérêts : je décide de commencer à courir. Pas vraiment de la course, en fait, plutôt de la marche rapide. Et comme il fait chaud dehors, je m'abonne au gym pour marcher rapidement à l'air climatisé.

L'année suivante, à l'approche de son anniversaire, j'ai le projet de lui écrire la plus belle carte de souhaits. Je cherche quelles sont ses plus grandes qualités.

Ponctuelle...

Protocolaire...

Simple...

Je ne sais pas comment les formuler pour qu'elles paraissent plus positives.

Puis, ça me vient : les trois mots affichés en haut du mur du gym pour nous encourager à suer.

+ + +

Confiant son bébé à notre mère, Eva saisit le plateau de crudités et traverse la cour gazonnée. Tandis qu'elle ouvre les portes-fenêtres coulissantes pour regarnir l'assiette, je saisis l'opportunité et la suis.

Enfin seules dans sa cuisine. Je lui tends ma carte de vœux.

Chère Eva,
J'admire ta persévérance, ta détermination
et ta ténacité.
Joyeux anniversaire!
Ta soeur qui t'aime

Je regarde Eva. Elle l'ouvre nonchalamment : elle ne se doute de rien. Je pense qu'elle va l'aimer! Les messages de résilience sont ceux qui la font vibrer.

Mais, elle pleure? Elle me regarde, les yeux remplis d'eau. C'est la première fois qu'elle se montre à moi vulnérable, sans se cacher. Nous nous étreignons, mais je ne peux pas m'empêcher de me sentir plus éloignée d'elle. Les larmes d'Eva me rappellent nos différences.

+ + +

Cinq ans plus tard.

Nous n'avons toujours pas eu la longue conversation que je souhaitais. Je ne la lui ai jamais redemandée.

Et maintenant que son deuxième fils est un peu plus grand, ça me pince le cœur quand j'entends nos parents les comparer.



Poésie catastrophe

Quelque part entre 2016 et 2018 et c'est
pas parti pour s'arrêter

MÉLISSA GOLEBIEWSKI

Un patch sur le sac d'une adolescente :

Canadian Armed Forces

Recreational shooting

C'est kaki, forcément

Les bretelles distendues La petite poche sur le côté ouverte
Au bout des épaules le t-shirt trop grand noir sur
le pantalon trop grand noir En dessous la poitrine
qu'on dissimule Les cheveux sont courts Je pense à
autre chose et puis

Bruits de mitraillette récréative Corps à terre toute

Le sac explose

L'adolescente explose

La rame explose

+ + +

La seule bonne question à poser

Face contre la cloison

Face vers la porte ?

Si je me cache sous les sièges du métro
Face en l'air
Face contre terre ?
Si je tombe sur le dos pour faire la morte parmi les
morts
Où
Mettre mes yeux

+ + +

Le laveur de pare-brise, gun à la main
Il attend le feu rouge, gun à la main
Bris de glace !
(Mes yeux m'apprennent que c'est une raclette
Un temps de retard sur l'angoisse)

pac-pac la voiture passe sur une plaque d'égout
disjointe
et c'est la balle dans le dos
c'est la balle traverse le sac traverse le pull traverse la
moelle épinière
ressort par le nombril et Je ne sens rien du tout
Ça pique même pas un peu
Debout pas tombée je
traverse la rue et me dis
C'était pas si pire finalement

+ + +

On était dans un salon avec de la famille éloignée On prenait le café quand soudain à la radio On allume la télé La fumée La cousine de Montréal ne pourra pas rentrer chez elle demain son vol est annulé On a fait une minute de silence à midi pendant le cours de musique

On est descendues tout de suite Spontanément On est descendues les rues étaient pleines les gens se taisaient à intervalles réguliers on était serrés les uns contre les autres il nous a fallu un long moment avant de pouvoir arriver sur la place centrale ça nous faisait du bien d'être serrées avec des inconnus on est rentrées et on a mangé des galettes on était très — très tristes on a parlé d'avoir foi en l'homme on n'était plus trop sûres On a mis des bougies aux fenêtres et on s'est servies un cognac

On était dans un bar dans une petite ville au bord du fleuve pour voir un concert de jazz manouche Sur le portable il y a une alerte et on ne réalise pas tout de suite et puis On réalise Personne d'autre n'a Twitter dans le bar on est les seuls à savoir ce qui est en train de se passer et la musique ici ne s'est pas arrêtée On rentre on écoute la radio toute la nuit Quatre jours plus tard retour dans la grande ville —

Pendant huit jours je suis incapable de sortir de chez moi

Incapable de prendre le métro
de marcher sur le même trottoir qu'un mec en
sweater avec un sac à dos
d'aller au théâtre d'aller boire des verres
Pendant trois mois je m'assois dos au mur près des
issues de secours
Là-bas comme ailleurs

La dernière fois
On était au théâtre
Pendant douze heures J'étais triste de louper les feux
d'artifice
On sort et on me met la main sur l'épaule et j'ai envie
de vomir
On rentre On se retrouve tous Ensemble on boit du
gin et on va se coucher défaits
Avant de m'endormir je me souviens que je me suis
dit
Si je meurs avec eux alors ça va Il va bien falloir mou-
rir
Si on veut continuer d'aller au théâtre

(Après il y a eu d'autres fois Je m'en souviens mais
On s'habitue à tout)

+ + +

Ça va pas me sauver
De pas savoir distinguer un coup de feu d'un pétard

Ça va pas me sauver d'avoir décidé dans quel sens
faire la morte
Cadavre sous les cadavres
Se couvrir du sang des autres ne changera rien

La peur
Et je mourrai quand même

+ + +

Sentinelle

Marche entre les militaires +
Deux par deux Pas lent Pas mesuré Dans un état
proche de la transe dirait-on
Le FAMAS serré fort contre le cœur
Ils marchent
Chacun de leur côté de la passerelle
Moi et ma valise Moi et ma vie dans ma valise on
avance entre eux
Haie d'honneur
Devant les enfants courent sourient Comme de rien
Et moi je me demande si ma valise si ma vie est pare-
balles si je vais mourir bientôt
Marche entre les militaires
La musique en-dedans
Montréal New York et des rêves de clubs sales
Avant le chômage avant l'épidémie avant l'effroi
Marche entre les militaires
Relève le menton et mène mon allure tachycardique

avec la dignité de ceux qui en ont pour pas long
Pas long pantoute
Marche entre les militaires
Danse entre les militaires
La musique serrée fort contre le cœur l'horreur de
vivre collée contre la peau
Catwalk entre les militaires La même arrogance
Le même félin dans les hanches
Rêve qu'on la fusille pour l'exemple Qu'on en finisse
Qu'on la ramène chez elle dans un lit sans terreur
qu'on la borde
Trébuché
La face vers le ciel entre les militaires Envier les
nuages
Un temps
Puis replanter ses yeux dans l'horizon Ligne droite
vers demain
Reprendre
Marcher
Marcher
Marcher
Marcher
Marcher
Marcher
Marcher
Marcher
Marcher

(insérer ici un numéro de catwalk)

+ + +

Il n'y aura pas de casse sociale
Il y aura cependant du désespoir et des encens qui
tuent
Déhanchés quiz musicaux karaoké vin rouge
I'm feeling good a capella Dans le silence
I'm
feeling
good
Il n'y aura pas autre chose
Que mon corps cassé la chevelure au ralenti et le noir
des yeux
Courir dans la rue pour échapper aux bombes
Cependant il faudra mourir et vivre n'importe
comment



Effeuillages

ÉVELYNE MÉNARD

Au fond d'un thé tu déposes
quelques tranches de lune
tes crevasses en pendentifs
bues au lieu d'être portées.

Je connais ta fièvre, les trous
que percent tes ongles quand
leurs cuticules cessent de flotter.

Envie d'une cabane où brûler
le pain sans l'odeur des cendres
peut-être renouer
tes sandales faites d'épinettes
et construire une forêt
à l'aide de papiers peints noirs.

Ton cœur méprise les pierres
aux reins elles filtrent
l'eau chaude bleutée.

En avalant chaque sourire tu penses
manger des pâtes
aux tomates sans mordre
les veines d'un autre.

Le vestiaire témoin de nos échanges
la perte des feuilles, n'importe qui
pourrait infuser ta tête.

Tirée du bar à paillettes
une force promise au fond
de ta tasse brisée
après son voyage parmi
les couteaux au lave-vaisselle.

Je t'appelle du balcon
pour m'entendre
au son d'un saxophone abandonné.

Je ne sais pas jouer
avec toi on ne suit pas de cours
mais on paie l'inscription
sur ton oreille la brûlure
d'une rencontre, tu tombes
sans pouvoir répondre.

Tu as cru ouvrir
tes semelles, la pluie
en a fait une maison
d'écorces, le nid où
cautériser tes entailles

ces enterrements
que tu gardes secrets.

Espérer en oublier les maux
de ventre, l'acide se digère
mal en solitaire.

Moi aussi j'ai croqué
les noyaux des olives
on prend deux martinis
dirty luck
le barman se demande
comment confondre
ton avenir sur le comptoir.



La fin

PASCALE ST-PIERRE

on a coupé court au présent pour s'établir où la fin mène au début. t'as pris tes affaires, bien classées dans des petites boites presque vides, et t'as dit *je m'en vais à Montréal*. t'as sous-entendu qu'on se parlerait plus en disant *je m'en vais me tuer à Montréal*. tu me disais ça depuis qu'on s'était rencontrés en septembre, qu'à la fin de la session d'hiver, tu irais à Montréal et tu te tuerais, et moi je disais que tu ferais ça, *oui*, et je riais et j'écoutais le jazz en dessous de notre silence.

je te dérangerais pas dans tes démarches, tu t'achèterais une voiture avec l'argent économisé en sept mois à manger du gruau en sachets et tu irais *quelque part au nord de Montréal* pour te trouver un petit motel crade et tu t'achèterais avec l'argent restant les pilules sans prescription au rapport toxicité-prix optimal. tu me le disais comme un AABA de Coltrane qui revient au début si on l'arrête pas ; j'avais parfois l'impression que si mon silence t'interrompait pas, tu continuerais en parlant de la fin de la session d'hiver après laquelle tu irais à Montréal pour t'y tuer, mais mon silence t'interrompait toujours alors que tu arrivais au

moment où tu achèterais les pilules sans prescription au rapport toxicité-prix le plus optimal.

tu me racontais ta mort chaque fois que j'insistais pour savoir comment tu allais *vraiment*, et que tu me répondais *meh, relax, as usual*. plus tu me disais *meh relax*, plus j'insistais pour savoir comment tu allais *vraiment* et plus j'insistais pour savoir comment tu allais vraiment, plus tu me racontais comment tu irais te tuer à Montréal et plus tu me racontais comment tu irais te tuer à Montréal, plus ton récit résonnait fort dans mes oreilles ou je crois que c'est que son contenu se rapprochait.

et ce matin, en me disant comment tu irais te tuer à Montréal, tu ramassais tes petites boîtes presque vides dans l'entrée de ton appartement et le moment entre celui où tu partirais à Montréal te tuer et celui où tu racontais que tu partirais à Montréal te tuer était si petit que j'avais du mal à les distinguer l'un de l'autre. tu faisais comme si tu déménageais. tu avais une petite boîte avec tes caleçons et quelques t-shirts, tu y avais écrit au marqueur noir — le même que tu utilises pour faire tes graffs — « caleçons et t-shirts » ; une petite boîte avec tes deux pantalons, une casserole et une cuillère, tu y avais écrit au marqueur noir « pantalons, casserole et cuillère » ; une petite boîte avec le restant de tes sachets de gruau et ton cahier de dessin, tu y avais écrit au marqueur noir « gruau et cahier de dessin » et une petite boîte vide, tu y avais

écrit au marqueur noir « marqueur noir pour faire mes graffs » après l'avoir scellée et tu t'étais trouvé con de l'avoir fait dans cet ordre-là, mais t'avais pas voulu rouvrir la boîte pour y mettre le marqueur et gaspiller le tape collant qui, une fois décollé, ne serait sûrement plus collant. tu t'étais donc résigné à traîner une petite boîte vide et le marqueur dans tes mains. tu ferais des graffs en chemin, tu t'étais dit. tu n'avais pas encore fini de ramasser quand tu as terminé de me décrire ta mort à Montréal.

il y a donc eu un silence sans jazz — je n'avais pas prévu de musique d'ambiance pour ton départ —, un silence, donc, sans jazz, entre la fin de ta dernière phrase et ta disparition par le cadre de porte. à la fin de ce silence-là, tu es parti avec le tien et tu as laissé mon silence seul.

et j'ai eu envie de tout laisser tomber — mes études, mes amis, mes amours, ma santé, mes parents, mes opportunités, mon frère, mes projets, mes plantes, mes résolutions — et de te serrer fort, ici, maintenant, et puis de partir avec toi.

peut-être pas à Montréal, mais un truc du genre. c'était pas une envie de te sauver, non. j'ai eu, je crois, le goût de te déranger.



Les saisons labyrinthes

CARL-KEVEN KORB

Aylwin Hochelaga la ruelle
prise dans sa glace
comme une gifle survient la mémoire
l'alcool diffère la lumière
au lampadaire langue et mains collées
j'attends la 29
et j'ai des hallucinations

chrysalide dans le labyrinthe
charriant nos coffres sous les pins
je cale les remblais m'avalent
fièvre et honte
en insectes sous la peau
des archets de Mica Levi
mitraillent le sous-bois

sur la colline à aulnes
j'ai des mondes à la gorge
et l'œil gelé

regarde les lames d'ennui
qui rôdent
au pays des balcons
de juillet en janvier
à la façon d'octobre tranchant
et les heures et les corps
on s'arrache des saisons de silence

les ponts les murs mais l'obsession
érigée en cathédrale
la quincaillerie de vitraux
peuplés de silhouettes
et d'accusations
où est passée la hache
qu'éclatent les litres de vide
je veux reprendre le fil
de mes gestes

devinée en haut de la tour
au bout de la Racine
souffle dans le fjord la musique
des pintes cassées
et des cœurs en terre
je goûte toujours
la rivière ses volutes
qui grimpent les escaliers
notre mystique des corps
noyés dans le sel des nuits de verre

en paranoïa mordues
nuques et lèvres
les amants
la sauvagerie
des feux de jeunesse sur la grève

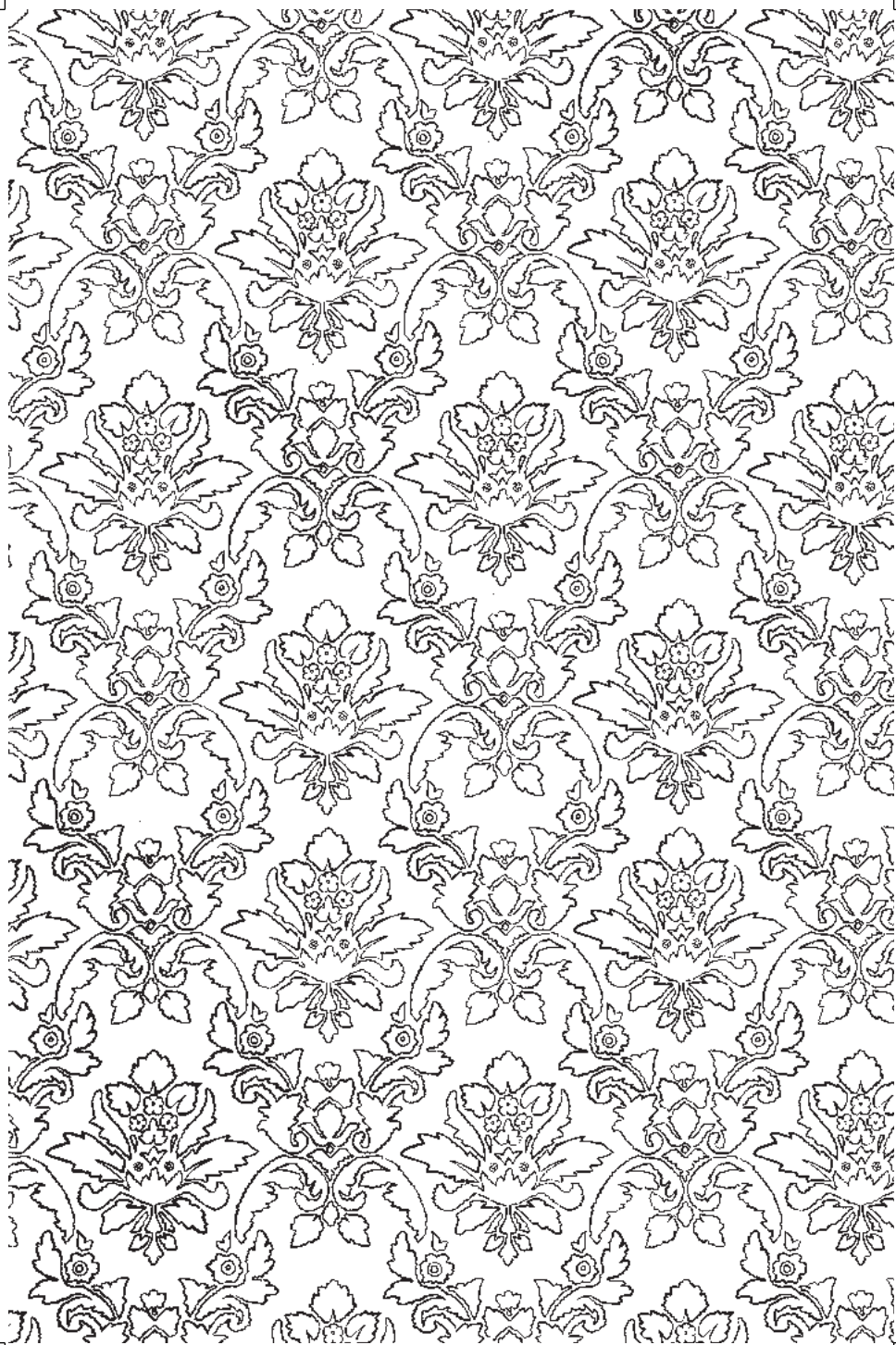
sur Emery en fusion tout semble normal
ces reptations juin m'enserre
des grappes d'araignées
se répandent paupières et capes
depuis l'instant du grenier
qui n'en finira plus
les chambres n'ont pas de fenêtres

de cabanes matrices en mer forestière
par terrasses d'hiver ployant
sous le faix de remords et de villages
en souvenir du bel automne
le vieil enterré sous les autres
ce matin ouvrant au marchand d'absolu
dans les ombres de la rue
j'ai cru à ton visage

les oiseaux à culpabilité carillonnent
à chaque retour sur l'estuaire
fiché dans la falaise
un éclat de rire
aux levers d'angoisse rougeoie
et la marée chante entre les colonnes
du quai des chasseurs

je suis un sentier de cendre
brûlant sous tes pieds

j'ai encore peur mais
j'ai fini par t'entendre
d'accord je vais descendre
l'arbre le seul qui vaille
celui le grand tordu
foudroyé avec nous
dans notre imprudence
d'amoureux des orages



[P]

Revue littéraire

lepied.littfra.com



L'impression de ce document est imprimée sur un papier certifié Eco-Logo, blanchi sans chlore, contenant 100% de fibres recyclées postconsommation, sans acide et fabriqué à partir de biogaz récupérés.

Cette revue a été mise en page avec le logiciel Libre Scribus, version 1.4.6